

MON QUARTIER, MA VILLE, CA ME REGARDE !

Yamina Bouzidi habite Anzin et a été invitée par Rémy à participer aux dernières journées de formation. C'est à l'issue de ces deux jours qu'elle a écrit ce texte.

Dans le cadre de la Formation à l'Animation d'Espaces Publics Urbains (F.A.E.P.U.), en tant qu'habitante impliquée dans la vie Anzinoise, j'ai été invitée à communiquer au groupe mon regard sur les enjeux de restructuration urbaine du quartier Carpeau.

J'ai d'abord raconté mon expérience personnelle et donné mon sentiment sur le quartier. Durant 20 ans je suis restée femme au foyer. J'ai essentiellement élevé mes enfants et fait du bénévolat en école maternelle et primaire, et au sein d'associations de quartiers. J'ai animé des ateliers d'écriture / théâtre dans quatre classes de l'école primaire (bénévolement). Plus tard, j'ai intégré l'Atelier Théâtre du Vieil Escaut / Compagnie Jean Plouchart en tant que professionnelle. Créatrice et présidente de l'association « Compagnie la plum'au vent », j'ai été membre du comité du Fonds de Participation des habitants. J'ai participé à de nombreuses commissions : éducation, culture, citoyenneté, interculturalité, développement local, échanges internationaux...

Cependant, désireuse de monter des projets, mais ne possédant pas les techniques et outils nécessaires, je me suis formée. Tout d'abord le B.A.F.A. avec approfondissement interculturel, et depuis janvier 2003, la formation de Responsable d'Actions Socio Culturelles (ancien C.P.F.D.) au C.R.E.P.S. de Wattignies. L'approfondissement B.A.F.A. à Saint-Louis du Sénégal m'a fait

découvrir un travail d'actions sociales en partenariat avec une population investie dans les projets de quartiers. J'ai pris « une claque » en ouvrant les yeux sur la misère et la générosité, la solidarité des Saint Louisiens. Je n'oublierai pas leur sourire, leur Beauté. Je participe à la création d'un C.L.S.H. ados international ou en décembre mon projet pédagogique sera mis en place à l'intérieur de la nouvelle maison de quartier de Diamaguène, qui a besoin d'outils techniques que je transmets au Conseil de Quartier.

Aujourd'hui 8 septembre 2003, quartier Carpeau à Anzin.

Le quartier Carpeau à Anzin est enclavé aux frontières de Raismes et Beuvrages. Il compte 1600 habitants. Je marche dans les rues avec un groupe de l'atelier F.A.E.P.U.. Vanessa filme, Pierre organise le reportage. J'interroge une habitante du quartier, Valérie. Elle vit dans le « haut Carpeau » dans une maison individuelle. Sur le devant de la maison, un petit jardin coquet. Fleurs, gazon bien taillé. Des nains de toutes tailles veillent sur le jardinet. Valérie : « - Je vis à Carpeau depuis 28 ans. J'aime mon quartier, j'y suis bien. L'été, c'est un peu bruyant. La jeunesse... » Le fils de Valérie est interrogé à son tour : « On s'ennuie ici. Y'a rien pour les jeunes ! Y'avait le centre social, mais ils n'ont plus d'argent, donc plus d'activité. »

Le groupe fait le tour des maisons individuelles admire les devantures fleuries. Les minis plans

d'eau aux biscuits colorés ou se côtoient un vieux et une vieille sur un banc, une marquise prête à se pâmer dans les bras d'un berger, Laurel et Hardi préparant leur prochain numéro.

L'équipe suit la route qui descend vers le « bas Carpeau ». H.L.M.. Il fait beau. Du linge est suspendu aux balcons. Etendards multicolores. Sur une haie des tapis sèchent. Une dame pend du linge sur un fil tendu entre deux branches d'arbres.

« - Vous n'avez pas peur qu'on vous vole ? »

« - Non. Vous savez, cela fait douze ans que je vis ici. Ca se passe bien. »

« - Vous aimez ce quartier ? »

« - On s'y fait. »

« - Les voisins sont sympas ? »

« - Ca va. »

« - Vous vivez en appartement. Votre logement vous convient-il ? »

« - ... Excusez-moi j'ai du travail. »

Un groupe nous rapporte qu'une dame les a laissés entrer chez elle. Elle leur a montré les champignons sur les murs.

En face du bloc, des garages. L'un d'eux a la porte défoncée. Il dégorge de débris : matelas, loques, déchets de toutes sortes. Dans les rues peu de trottoirs, des prospectus, parfois une couche, une canette. Le ramassage des encombrants n'a lieu qu'une fois par trimestre.

On descend encore. Le foyer

«des Ormes ». A l'origine, il abritait des travailleurs migrants. Aujourd'hui, des hommes exclus, à cause du chômage, un divorce, un accident de la vie, l'exil pour survivre à la politique dictatoriale, terroriste, criminelle de leur pays. De l'extérieur, le bâtiment est plus que vétuste. Je dis que c'est dangereux, c'est inhumain de placer des gens dans un tel lieu. L'entrée est propre, la salle de réunion également. Les gens sont gentils. On discute, échanges d'expériences, échanges avec les résidents du foyer. Rabiha nous a préparé du café. Elle est aux petits soins pour nous. Je la trouve gentille. « - C'est normal, c'est mon travail. » L'association Alter Ego ne peut lui offrir, à regret, faute de moyen, qu'un contrat aidé. « Rabiha est très dévouée. » Visite des étages. Les marches sont nombreuses. Pas d'ascenseur. Les escaliers sont fraîchement lavés. Toutefois, un cafard se promène. Vanessa, un stagiaire de Quiévrechain (j'ai oublié son nom), et moi, sommes essouffés. Murs craquelés. Humidité, moisissures. Douches, toilettes, tout est pourri. Vanessa filme. « Regarde, là, les cafards sur le mur ! » Je cherche d'autres endroits à filmer. Il faut montrer cela aux habitants. Il faut qu'ils sachent ! Je me perds dans un couloir. Une voix m'appelle. « Madame. Je peux vous renseigner ? » Une porte entr'ouverte. Une silhouette couchée sur un lit. Il fait sombre. Stupidement, je prends peur. Souvenir d'un cauchemar d'enfant. Cette voix qui m'appelle ressemble à un appel au secours. C'est ainsi que je la ressens, à sa tonalité. Je retrouve Vanessa et le stagiaire. « - Il y a quelqu'un là-bas. Il faut l'écouter. Je suis sûre qu'il veut parler. »

■ Vanessa, caméra au poing, et le stagiaire, me précèdent. « Monsieur. On peut vous filmer dans votre chambre ? » « Oui. Entrez ! » Le stagiaire : « Quel âge avez-vous, Monsieur ? » « - Soixante ans. »

■ Depuis de nombreuses années, cet homme vit dans cette « chambre » de 9,75 m². Je n'entre pas. Vanessa filme, juste à l'entrée du taudis. Moi, derrière elle, je m'appuie sur la porte qui sépare les deux couloirs. Par l'encoignure de la porte de la chambre, je ne vois qu'un miroir au mur. Dans le miroir, le visage de l'homme. Un visage ridé, fatigué, usé par le temps, la souffrance, la solitude.

Au dessus du miroir, des cafards dansent en farandole. « Regarde, Vanessa, filme le mur ! » L'homme : « Il y en a partout, dans l'armoire, plein mon linge, dans mon lit. Je ne peux pas laisser la moindre nourriture sur la table qu'ils rappliquent. Ils entrent même dans le frigo. La nuit je ne dors plus. »

■ C'en est trop, j'ai la gorge sèche, les larmes qui montent, j'étouffe. Rancoeur. Comment peut-on laisser des êtres humains vivre ou plutôt survivre dans de telles conditions d'insalubrité ? J'ai déjà vu des reportages sur la misère à l'étranger, la Roumanie, l'Afghanistan, les prisons. C'est loin. Au Sénégal, j'ai aussi vu la misère, la souffrance, je les ai touchées. Mais là, c'est en France, à peine 1 km de chez moi. Je ne savais rien... Je me réfugie dans la cuisine commune. C'est propre, mais sur les murs les maudits insectes me narguent. Une angoisse monte. Je me penche à la fenêtre. Je respire enfin. En face, les blocs, le linge qui sèche. Plus loin, un terrain. Un panneau : « Terrain de jeu du quartier Carpeau ». De la terre, deux ou trois brins d'herbe. Aucun jeu pour les enfants. Il n'y a que deux chiens qui semblent s'amuser. Je pense à ce jeune dix sept ans à peine.

■ « - Arrêtez, Madame. On a l'habitude du baratin. On nous photographie, on nous filme comme au zoo. Vous dites qu'on nous écoute ? C'est vrai. Plutôt, on nous entend. On nous fait des tas de promesses et nous, on voit rien venir. Vous savez, madame, pour nous, c'est fini, mais je veux bien parler, pour eux, les petits frères. Quand on était jeunes, le centre social nous offrait des activités. On sortait, on allait voir la mer. Aujourd'hui, y'a plus rien. Plus de sous, il paraît. Avec les copains on a été reçus par le Maire. On veut juste un terrain de mini foot. Ils nous ont laissé un vieux terrain vague. Pour faire du foot, il faut traverser la ville. Une demi-heure. Pour jouer trois quarts d'heures ça vaut pas le coup. Il faut aussi emmener les petits. Moi j'aime mon quartier. Mais ça fait pitié de le voir aussi dégradé. Faut leur dire. C'est pour les petits. »

■ Vanessa et le collègue de Quiévrechain me rejoignent. Eux aussi, ont besoin de respirer. Vanessa pointe l'objectif de la caméra sur moi. Elle essaie de faire un peu d'ironie :

« Un commentaire ? » Je ne peux rien dire. En bas, un autre groupe effondré, horrifié. Pas un mot. Puis, les langues se délient. Christophe : « - Yamina, tu veux toujours faire ce métier ? » « - Oui. Ce qui me bouffe, c'est ce sentiment d'impuissance. Les politiciens, les bailleurs, ça serait bien qu'ils mouillent un peu leur chemise. Et les habitants, qu'ils fassent entendre leur voix, qu'ils montrent qu'ils existent. Cet endroit inhumain, va être détruit. Les hommes vont être logés dans six nouveaux centres. Ils bénéficieront d'un accompagnement psychologique. Mais ce n'est pas pour demain. Combien de nuits encore sans sommeil, avec pour tous compagnons la solitude et les cafards ? De quoi devenir fou. »

■ Heureusement, l'interview de Bruno nous remet du baume au cœur. Bruno habite le quartier depuis longtemps. Il s'investit dans de nombreuses commissions F.P.H., urbanisation des quartiers... Il vient de créer un comité d'habitants. « On a rendez-vous avec Monsieur le Maire ce mois-ci. » Vanessa lui demande : « Monsieur. Pensez-vous que les habitants doivent s'investir dans la vie de leur quartier ? » Bruno : « Bien sûr, chaque habitant est concerné par la vie de son quartier. C'est notre quartier, ça nous regarde ! »

Participer est un acte citoyen.

■ Habitants, vous aimez votre quartier. C'est une part du patrimoine commun. Mais c'est aussi une partie de votre histoire, de votre vie, celle de votre famille. L'histoire de vos enfants, la vie de vos enfants. Pour leur bien-être, vous voulez des activités, la sécurité, un logement décent, un avenir. Faites-vous entendre ! Participez ! Renseignez-vous auprès de votre mairie sur la participation des habitants. Il y a certainement des associations, des comités de quartier, des conseils de quartiers, des collectifs d'usagers, de locataires... Vous pouvez en créer vous-mêmes. Vous n'avez pas le temps ? Il suffit de s'organiser. On trouve toujours le temps. Il faut prendre le temps de défendre ses droits. Le temps de défendre notre droit le plus cher à tous : **LA DIGNITE !**

Yamina BOUZIDI